

Une très petite surface

roman

Nicolas Ancion

Ce texte a été rédigé en 24 heures,
en public et en direct sur Internet,
du 3 mars à 21h au 4 mars 2010 à 21h,
dans le L@b de la Foire du Livre de Bruxelles.

© Nicolas Ancion – mars 2010 – Toute reproduction même partielle sans
autorisation de l'auteur est strictement interdite

*Pour Axelle, Lucie et Joseph,
que j'aurais bien emmené dans mes bagages,
si le poids des valises n'était limité à dix kilos.*

« ***Damn it !*** »

Jack Bauer

1. UN

La rue est sombre mais pas tout à fait silencieuse. Quelle heure peut-il bien être ? Deux ou trois heures du matin ? L'éclairage public ponctue de taches palotes le trottoir de droite, où de moches jardinets tentent de donner un air joyeux à des maisons ouvrières défraîchies. À gauche, un grillage industriel laisse entrevoir un terrain de football. On entend au loin le ronflement de la ville assoupie; bientôt couvert par le vrombissement d'un moteur de voiture qui approche.

Une Renault Mégane blanche s'engouffre dans la rue à vive allure, elle zigzague à la hauteur des jardinets et vient racler le trottoir juste devant le dernier bâtiment. Un homme descend du côté conducteur, respire une grande bouffé d'air et marche jusqu'au seuil de la maison en sifflotant. Ce n'est qu'après avoir introduit la clef dans la serrure qu'il remarque la voiture restée ouverte. Il retourne sur ses pas, claque la portière d'un geste solennel et ouvre, sans plus de précautions, sa braguette face au terrain de football.

La flaque à ses pieds s'étend de seconde en seconde, elle ressemble d'abord à la Wallonie, tout en largeur, puis à

une espèce de France sans le Finistère, pour finir en long ruisseau qui dévale vers le caniveau.

L'homme lève le nez vers le ciel et cherche la lune, qu'il ne trouve pas, pour cause de ciel nuageux. Il ne s'en formalise pas et retourne à la maison, empruntant une trajectoire presque rectiligne, dont il est très fier.

Il est un peu saoul, le commissaire Garot. Franck, qu'on l'appelle dans le service.

Il voudrait monter les marches quatre à quatre mais s'agrippe bien vite à la rampe. Les murs ondulent et l'escalier tortille. Il s'assied un instant. Pense à sa fille. Ça n'aide pas à dessaouler, encore moins à retrouver l'équilibre. Elle est là-haut dans sa chambre, la petite. Il a envie de la voir. Il monte, à l'aide des mains et des genoux, atteint péniblement le palier, la maison est petite, heureusement : les étages ne sont pas trop hauts.

Il se redresse enfin et avance à pas feutrés vers la chambre de sa fille, l'entrouvre et glisse un oeil. La lampe du corridor éclaire le lit aux draps fleuris.

Il est vide.

Le commissaire Garot vacille, repousse la porte contre le mur. Tâtonne à la recherche de l'interrupteur, allume le lustre. La lumière vive lui fait plisser les yeux. Le lit est vide mais il est soigneusement refait.

Natacha est sortie. Natacha n'est pas rentrée. Natacha s'est fait agresser. Les hypothèses les plus horribles se bousculent dans la tête du commissaire.

Il referme la porte et file aux toilettes pour soulager son estomac.

*

Michel arrive en retard. Ça fera cinq minutes en moins pour la période de visite. Ce n'est pas sa faute, c'est celle d'un des deux imbéciles qui partagent sa cellule, qui s'est tapé une crise d'épilepsie au moment de l'appel. Le temps que les infirmiers rapploquent, que les gardiens procèdent aux sermons d'usage, le temps avait filé. Avec son pantalon trop large, son pull informe et sa tête de vampire cinquantenaire, Michel n'est pas très fier d'embrasser son fils dans le parloir.

- Comment tu vas ?

C'est toujours le fils qui pose les questions, c'est ainsi. Et le père répond à peine, c'est ainsi aussi. On ne choisit pas. Ou si peu. On tire le temps qu'on doit tirer, voilà tout, dirait le père s'il ouvrait la bouche.

Il fait un petit mouvement de la tête que son fils, Christian, interprète comme un encouragement.

- Je pense beaucoup à toi, tu sais, p'pa.

Le père sourit, renifle bruyamment.

Le fils doit avoir dans les seize ans tout au plus. Il explique qu'il a dû prendre deux bus pour arriver jusqu'à la prison, qu'il pleuvait tout le long du chemin et que ça caillait à l'arrêt, que même le banc était mouillé à cause du toit qu'un imbécile avait démolé à coups de pavé. Il parle un peu de l'école mais a du mal à inventer des histoires qui tiennent. Il n'y met pas souvent les pieds, à vrai dire.

Le père est resté bloqué sur la pluie. Il aurait envie de marcher des heures entières sous une drache drue, juste pour se sentir en vie.

- Le voisin a encore coupé sa haie plus court, maintenant on voit la fenêtre des toilettes. Je regarde parfois sa fille quand elle oublie de fermer le store.

Le père renifle à nouveau. Une bonne pluie d'été, qui imbibe les prés. Quand il sortira d'ici, il partira quelques jours, le sac au dos, avec son fils, à travers champs, à travers bois. Une lumière chaude brille dans son oeil. Le fils ne dit plus rien. Le père le regarde droit dans les yeux et pose la main sur la sienne.

- Tu fais pas des conneries, au moins ?

Le fils rigole mais ne répond pas. Les gardiens approchent, ouvrent la porte, la visite s'achève

*

Le commissaire s'éveille avec la bouche pâteuse et l'impression tenace d'avoir passé la nuit dans l'essoreuse. Il n'en était pas loin, il s'est endormi sur le carrelage des toilettes, un bras sur la lunette des WC l'autre coincé sous les fesses. Il ouvre la porte-miroir de la pharmacie, en tire une boîte de comprimés effervescents, qu'il croque avant d'avalier une gorgée d'eau à même le robinet. Ça n'arrange certainement pas la tête mais ça lui empâte la bouche. Il regarde dans le miroir sa grosse bouille de bébé mal grandi. Pas de quoi être fier.

Incapable de se rappeler ce qu'il a fêté la veille. Ou déploré, allez savoir. Avec qui a-t-il passé la nuit à boire ? Et où ? Mauvaise idée de poser tant de questions à cette heure du matin.

Café. Besoin urgent de café.

Et cette impression étrange d'oublier quelque chose d'important, mais quoi ?

Ce n'est qu'en passant devant la porte de la chambre que le commissaire se rappelle la catastrophe de la veille. Natacha ! La chambre est toujours vide.

Frank Garot descend l'escalier quatre à quatre, sa veste n'est pas au portemanteau, derrière la porte d'entrée. Pas de trace de son sac d'école ni de son portable. Elle n'est pas rentrée. Il court à la cuisine, allume la machine, vide la moitié du paquet de café dans le filtre et laisse la percolation faire son miracle quotidien, tandis qu'il traverse à nouveau les pièces, les unes après les autres. Il sait très bien que cela ne sert à rien mais ne peut pas s'en empêcher. Il fait pareil quand il cherche ses clefs, son portefeuille, son arme de service.

Le sang bat dans ses tempes, son cerveau palpite et entre en contact avec sa boîte crânienne trop étroite. Seize ans. C'est sans doute l'âge où l'on découche pour la première fois. Peut-être que les statistiques le confirment ; cela n'aide pas un père à l'accepter. Le commissaire Garot soulève les draps, les classeurs sur le bureau de sa fille, les vêtements dans l'armoire, regarde les posters de vampires et les tickets de cinéma punaisés au mur. Quel est le gros balourd qui la tripote en ce moment ?

L'idée se transforme en obsession. Un adolescent aux cheveux gras a passé la nuit avec sa fille. En ce moment, ils sont dans un lit quelque part, le sourire béat et les yeux vitreux. Quelle horreur ! Et si ce n'est pas un adolescent ? Pire encore ! Un vieux grisonnant... Une bande de sales types au regard libidineux ?

Le commissaire balance un grand coup de pied dans la porte du frigo.

Il faut que ce cauchemar s'arrête.

Il faut qu'il la retrouve.

Il faut qu'il...

Non.

Il n'appellera pas Karine.

Il y a deux ans qu'ils ne se sont plus parlé, il y a deux ans qu'il ne se sont plus engueulés. Enfin, la paix ! On ne peut pas briser un si bel équilibre...

Mais pour Natacha...

Le commissaire saisit son portable. Pour Natacha, il peut bien parler à Karine quelques instants.

La tonalité résonne dans son oreille.

*

À la fin de ta première journée en cellule, tu te dis que ce n'est pas si long, au fond, vingt-quatre heures, et que les quelques mètres carrés dans lesquels ont t'a condamné à vivre ne sont pas une si petite surface que ça. Tu penses que tu vas tenir le coup, jour après jour. Tu regardes par le fenêtre, parfois, et par la télévision, plus souvent, le monde te semble

déformé, avec ses vols de pigeons, ses nuages qui se traînent et ce blabla interminable de pubs et de feuilletons.

La télévision en journée est aussi pénible à regarder que le paysage de nuit, dans ce coin de campagne où rien ne se passe jamais. Tu en viendrais à espérer qu'une soucoupe volante s'écrase dans les champs de betteraves ou que des terroristes attaquent à la roquette ta prison fortifiée. Mais les tirs à l'arme automatique et les gardiens qui explosent; on ne les voit que dans les feuilletons. Ici, les matons se contentent de trafiquer et de te pourrir la vie.

Tout cela, tu pourrais le supporter sans doute, s'il n'y avait tes compagnons de cellule. Le défoncé, et puis l'autre, l'enfoncé dirais-tu, qui reste la bouche ouverte devant l'écran, devant l'armoire, devant le défoncé qui s'explode à longueur de journée, puis les deux qui se cognent, qui se parlent et qui hurlent, la nuit, quand tu parviens enfin à rêver que tu es loin d'ici.

Un jour, tu sortiras. Un jour tu retrouveras l'air frais, tu le sais.

Et puis ce jour arrive avec le taxi pour te ramener à la ville. À son bord tu découvres la mère de tes enfants, qui n'est plus vraiment ta femme mais que tu aimes toujours, tendrement, comme tu aimerais ta mère si elle ne s'était pendue avant que tu ne puisses la connaître, tu souris, tu

regardes par la fenêtre, comme toujours, mais le paysage bouge, les maisons défilent, la vie reprend son cours.

Il ne manque que Christian.

Il n'a pas pu venir, apprends-tu.

Il a été placé par le juge, en institution fermée.

Vol de mobylette avec violence.

C'est ton portrait craché. Cela ne te fait pas sourire. Tu ne vois plus le paysage défiler de l'autre côté de la vitre, tu as les yeux embués, la gorge emplie de cailloux et le souffle court.

Si c'est ça, ta liberté, tu préférerais retourner derrière les murs et que ton fils en sorte pour de bon.

2. DEUX

Le 27 septembre 1985, vers la fin de l'après-midi, un garçon d'une dizaine d'années débarque sur le parking du Delhaize avec son vélo BMX. Dans son sac à dos, deux vidanges de bière brune de 75 cl. Il loge chez sa marraine à Braine-l'Alleud. Ça pourrait être à Flémalle ou Gerpinnes, Vladivostok même, mais ce n'est pas le cas.

Ses cheveux un peu trop long lui tombent sur le front. Il appuie son vélo contre l'abri où l'on range les caddies et file vers le sas d'entrée. Il tend ses deux vidanges pour obtenir son ticket de ristourne et sautille entre les rayons, imaginant qu'il est Barracuda de l'Agence-Tout-Risque et que ses deux bouteilles sont pleines de nitroglycérine. Il se demande s'il pourrait les balancer jusqu'à la grande vitrine et s'abriter derrière les caisses pour éviter la déflagration. Il aimerait avoir amené son vélo à l'intérieur, pour rouler à toute allure entre les allées avant de balancer ses projectiles. Et couper ses cheveux en courte crête sur le sommet de son crâne. Et porter des bracelets métalliques en cascade à chacun des poignets.

Il prend place dans la file. C'est la fin de journée, nous sommes vendredi, c'est aussi la fin de la semaine, il faut un peu attendre. Le gamin sort un billet de cent francs de sa

poche, le regarde d'un côté puis de l'autre et se rappelle soudain qu'il a oublié le *Pourquoi Pas ?* que sa marraine lui a demandé de ramener. Il quitte la file au moment où un crissement de pneus et un hurlement de freins déchirent l'air. Il s'éloigne vers le fond du magasin à la recherche des journaux quand les cris démarrent. Ce sont des voix d'hommes, fortes, violentes. Il tourne la tête et les voit à quelques mètres à peine, sauter sur les tapis roulant, debout en imper, le fusil à pompe en main. Le temps s'arrête un instant, le gamin se jette à terre.

3. TROIS

Le commissaire n'en revient pas d'avoir été si con. Bien sûr que Natacha est chez sa mère. Ce n'est pas son week-end, comment n'y a-t-il pas pensé tout de suite ? Assis sous les lampes halogènes dont deux devraient être remplacées, à la table de la cuisine, il vide la cafetière, tasse après tasse, en fumant des cigarettes roulées. Il a allumé la radio mais n'écoute pas l'éternelle soupe de restructurations et de fermetures inéluctables. Les informations ne sont que le bruit de fond intermittent sur lequel Frank Garot traîne sa vie silencieuse.

Il se dit qu'il devrait arrêter de boire, le soir, que ça ne l'aide pas à se lever le mains. Il regarde ses mains, tartine son pain, attend la fin mais sans savoir de quoi. De son mal de crâne sans doute et de tout le reste aussi, qui commence à peser, à commencer par le boulot. On va le changer d'affectation,li s'en rappelle à présent. C'est pour ça qu'il a bu hier soir. C'était son excuse. On l'éloigne du terrain, il ne comprend pas pourquoi, on ne le lui a pas dit. Sans doute un type plus jeune avec de meilleures relations avait-il envie de son boulot. S'il n'y avait pas Natacha, il enverrait tout péter.

Le téléphone grésille. Un message. Rien à signaler. C'est la mise à jour pour le secteur. Il est de garde mais pas de service. Tant mieux, dans un état pareil, il vaut mieux qu'il reste calfeutré à reprendre des forces.

*

Dans le taxi, Michel Jandrin pensait avoir enduré le pire. Christian qui suit ses traces, c'est comme un lemming qui se jette du haut de la falaise pour faire comme son père. Michel n'a aucune envie qu'on les retrouve écrasés tous les deux, sur la plage de galets.

Il ravale ses larmes, met son plus beau costume et s'en va trouver le juge. Il lui explique que ce sont les circonstances qui ont joué contre lui, qu'il n'est pas un sale type, qu'il s'est comme un con, laissé entraîner par de plus cons encore, puis qu'il a purgé sa peine. Le juge de la jeunesse le regarde d'un drôle d'air - ce n'est pas son dossier qu'il traite, c'est celui de son fils, explique-t-il. J'y viens, réplique Michel, pour lui c'est la même chose, il ne voulait pas mal faire, il s'est lassé avoir. Il était seul, dit le juge. Il a frappé sa victime à six reprises avec un court pied-de-biche, qu'il cachait dans sa veste. Il l'a traînée jusqu'au fond du fossé pour ne pas qu'on la trouve, ajoute-t-il. Mais elle n'était pas

morte, proteste Michel. Le sourire du juge ressemble à celui d'un félin. S'il y avait eu mort d'homme, votre fils ne serait pas en centre de détention mais en prison, monsieur. Vous devriez le savoir.

À tout hasard, Michel demande tout de même : est-ce que vous pouvez réduire sa peine, maintenant que je suis sorti du pénitencier ?

Il espère en secret que ce beau mot influencera favorablement le juge. Celui-ci ricane, referme le dossier et retire ses lunettes.

Monsieur Jandrin, n'insistez pas. Si je dois revoir mes conclusions, maintenant que je vous sais à l'air libre, ce serait sans doute dans un sens qui ne vous plâtrait pas. Moins votre fils vous verra et mieux il se portera.

Michel bout à l'intérieur mais il n'en montre rien. Ce juge, comme tous les autres, devrait avoir la panse à l'air et les tripes au dehors, il rêverait de lui arracher l'intestin par le nez de le traîner derrière la mobylette que son fils a volée.

Il quitte la salle d'audience encore plus abattu qu'en arrivant.

Encore six mois à attendre. Il absolument trouver du boulot.

*

Dans les pages emploi des journaux, sur les sites Internet, Michel passe en revue du bout du doigt les postes qui lui correspondent mais il pourrait être manchot et arriver au même résultat. On ne cherche que des gens qui font des choses auxquelles il ne comprend rien. Il prend son téléphone, appelle quelques copains, a bien du mal à en trouver un seul qui travaille. Il y en a bien un qui vide des fosses septiques et un autre qui garde des chantiers, la nuit, avec son bull-terrier. Ils ont bien de la chance. Mais pas de boulot à proposer à Michel. Il repense à un type qui a partagé sa cellule quelques mois durant. Il est sorti depuis deux ans déjà. Michel a son numéro mais ne l'appelle pas. Il ne veut plus franchir la ligne de démarcation. Il est rangé pour de bon. Il ne veut pas retourner derrière les murs. Il ne veut pas que son fils n'ait que cette image-là de toi : un gars assis derrière une table, qui se tait comme tous les autres, parce qu'il a honte des mots qui pourraient sortir de sa bouche. Parce qu'il a honte surtout, d'être le type qui les prononce.

Demain, il fera les agences d'interim.

*

Les filles en tailleur derrière les bureaux dégagent des parfums fruités. Elles ont les paupières qui scintillent et les

ongles manucurés. Ça ne déplaît pas à Michel. Il se dit qu'il travaillerait bien ici, à porter les cafés, à trier le courrier, à papoter près du distributeur de boissons. Il regarde le monde du travail comme il regardait, à la télé, le monde libre s'agiter, avec l'impression qu'il pourrait être de l'autre côté mais la certitude de ne pas y être du tout. Une secrétaire d'accueil lui demande son CV, il tousote, s'assied et montre la mallette qu'il porte sous le bras, pour donner le change.

Il n'y avait pas pensé. Que va-t-il pouvoir écrire ? Formation de mécanicien, courte expérience de chauffeur-livreur, connaissance approfondie des statuts précaires et de la recherche d'emploi, longue expérience de captivité en milieu inhospitalier. Aptitudes à résister à une attaque nucléaire et à un régime totalitaire.

C'est trop tard, de toute façon, on ne bricole pas un CV comme ça, dans les fauteuils d'attente d'une agence d'interim, même s'il y a bien plus de matériel à disposition ici que dans le meublé que Michel loue depuis sa sortie. Des ordinateurs, une imprimante, des agrafeuses sur tous les bureaux. Du tapis-plain de mur à mur et des plantes vertes. Décidément, il se verrait bien ici.

Peut-être pourrait-il sortir une arme, braquer l'une des responsables du recrutement et la contraindre à l'ebmaucher sur-le-champ.

L'idée l'amuse et le dérange à la fois. Le monde se réduit toujours dans sa tête à un rapport de force. Et le plus écrasé des deux saisit une arme pour rééquilibrer la balance. En attendant, Michel se lève, marches jusqu'au bureau de l'hôtesse d'accueil et lui explique qu'il est garé en double-file, qu'il va déplacer la voiture et revenir.

Tu n'es qu'un lâche. C'est ce que Michel se répète à l'arrêt de bus, en n'osant pas tourner la tête de crainte de croiser son reflet dans la vitre Decaux.

4. QUATRE

- Si je sors maintenant, j'en prends pour vingt ans, hurle le père, le visage écrasé sous le bas nylon couleur chair.

- Je répète ce que je viens de dire, lance le commissaire dans son porte-voix, de l'autre côté de la vitre. Sortez maintenant et déposez vos armes. Il ne vous sera fait aucun mal.

Trop tard, pense Michel. Il regarde son fils, le fusil à pompe sous le bras, qui tient en joue toute l'équipe.

Il ne peut plus faire marche arrière.

- Ne faites pas de bêtise et tout finira bien, éructe encore le policier.

Ce n'est pas de ma faute, pense le père, ce n'est pas de ma faute s'ils ont fermé la poste.

*

Il fallait les voir, à l'aube, le père Michel et le fils Christian, serrés sur la moto, le fils au guidon, le père à l'artillerie, bien décidés à renflouer leur compte en banque sans passer par la case contrat.

Le père en était à son sixième mois de liberté, il n'avait toujours pas trouvé de boulot. Il avait des dettes jusqu'au cou et le propriétaire menaçait de l'expulser dans la semaine, vu qu'il n'avait plus reçu un euro depuis le dépôt de la garantie. Le fils avait encore sept mois à tirer mais il ne supportait plus l'enfermement. Un week-end où il avait obtenu le droit de sortir, il avait exposé le plan à son père : on braque un truc vite fait ,on roule jusqu'en Hollande, on décolle vers le Canada et on recommence tout à zéro.

Ils n'avaient de passeport ni l'un ni l'autre mais cela ne suffirait pas à les arrêter, car ils ne savaient pas qu'il leur en fallait un.

Les bureaux de poste, avait expliqué le père, c'est ce qu'il y a de plus facile. Il y a toujours de l'argent liquide — il faut bien ,pour payer les pensions - mais il n'y a pas de garde. On colle le canon du fusil sur une vieille en fourrure et on menace de retapisser les murs. Un grand classique.

Christian était remonté comme un animateur télé de fin de soirée. Le sourire grinçant, les yeux exorbités, il avait dû avaler autre chose que du Nesquick le matin pour afficher une tronche pareille.

- On va où tu veux, papa. Je ne retourne pas à Braine.

On était mercredi, il avait fait le mur sans difficulté, avant que le jour ne se lève. Il avait volé la moto d'un éducateur et s'était enfui sans se retourner.

Le père avait vérifié l'arme, enroulé de la corde et de la bande adhésive dans un sac à dos. Ils avaient chacun baissé la visière de leur casque intégral et espéraient ainsi éviter d'être trop facilement reconnus.

Christian avait sillonné la ville pour éviter d'emprunter le chemin le plus direct et ils étaient arrivés à destination en moins de dix minutes.

Mais au lieu du bureau de poste, il n'y avait plus qu'un rez-de-chaussée commercial à louer.

- Oh les cons ! s'était écrié Michel. C'est toujours ici que je venais chercher les recommandés !

- C'était il y a longtemps, papa. Ils ferment toutes les postes pour le moment, tu sais.

- Mais si on ne peut plus braquer la poste, sur quoi est-ce qu'on doit se rabattre ? Un distributeur de billet ?

- Il reste encore quelques banques, p'pa. On peut en trouver une où il n'y a pas que des machines.

Ils étaient remontés sur l'engin, avaient à nouveau serpenté, cette fois à la recherche d'une proie facile et étaient tombés, un peu par hasard, sur une agence bancaire fraîchement rénovée.

Christian avait rangé la moto un peu plus loin, contre la façade d'une boulangerie, dont c'était le jour de fermeture, et Michel était allé inspecter les lieux de plus près.

- Ce n'est pas très différent d'un bureau de poste, avait suggéré le fils.

- On n'a que quelques minutes une fois qu'ils donnent l'alarme. En général, ils ne lâchent rien si on ne braque pas directement un membre du personnel. Les clients, ils s'en foutent.

- De toute façon, p'pa, des clients, il n'y en a pas. Depuis qu'on est arrivés, il n'y a pas un chat.

Le fils avait raison. C'était plutôt désert.

- Je pense qu'on ferait mieux de laisser tomber, avait conclu le père. Sans client, je le sens mal. Ça va foirer.

Juste à ce moment-là, la porte s'était ouverte et un type était sorti de l'agence, en costume et cravate, sans veste, pour griller une cigarette.

Il était barbu et plutôt jovial.

C'était comme un cadeau des cieux.

Un magnifique cadeau empoisonné.

Le père s'est avancé avec un air déterminé, le fusil à pompe pointé sur la poitrine du fumeur.

Deux pas derrière, le fils suivait, un sac de sport à la main, prêt à le remplir de billets.

*

Éric Lange était né en bord de Meuse, dans un village au milieu des vaches où les habitations comme les habitants se groupaient autour de l'église. Il avait été enfant de chœur, adolescent un peu rebelle puis chef scout et enfin organiste de la paroisse. Il avait suivi des études de comptabilité, sans aucun enthousiasme, parce qu'il savait qu'elles ouvraient la porte à de nombreux emplois. Sa passion première, il la gardait secrète. C'étaient les arts martiaux. Il avait passé des nuits entières à décortiquer au ralenti, sur son magnétoscope puis sur son lecteur de DVD, les mouvements d'attaque et de parade de Chuck Norris, de Jackie Chan et, bien entendu, de son compatriote Van Damme. Il suivait des cours depuis l'enfance, mais c'est dans une grange isolée, face à deux mannequins rembourrés de paille, qu'il avait appris à maîtriser les mouvements des jambes et des bras pour les transformer en véritables armes de combat.

Éric Lange était entré au service de la banque à l'âge de vingt-deux ans, comme guichetier, il avait gravi peu à peu les échelons au point d'être nommé responsable de la branche « banque de détail » au siège central de Bruxelles.

C'est lui qui, un peu par hasard, se trouvait dans le département sécurité au moment où l'appel d'urgence résonna sur tout l'étage.

Un hold-up était en cours dans une agence en Wallonie. Ah ! S'il avait été sur place, comme il aurait pu changer le cours des choses... Il enrageait à l'écoute de l'employée qui sanglotait au bout du fil :

- Ils sont deux, ils ont empoigné Monsieur Löwenthal, ils menacent de lui faire sauter la tête avec une arme.

- Ils sont à l'intérieur ?

- Non, ils sont dans le sas, je ne leur ai pas ouvert.

Qu'est-ce que je dois faire ?

- Ils sont faits, ricana le chef de la sécurité, qui avait repris, d'un seul geste, les choses et le combiné du téléphone en main. La police est déjà en route, ils n'auront pas un euro. Et on va les coincer comme des doigts d'enfants dans une porte blindée.

Il ponctua sa phrase en faisant craquer les phalanges de ses dix doigts d'un coup.

Éric Lange le regarda avec admiration. C'est ce poste-là qu'il viserait, désormais : responsable de la sécurité.

Il sortit de la pièce et de ce roman comme il y était entré, un peu par accident.

*

En attendant, Michel et Christian n'en menaient pas large. Löwenthal, le gérant de la banque non plus. Les deux premiers étaient assis sur le troisième lorsque les sirènes retentirent pour de bon.

L'attaque de l'agence bancaire tournait court elle aussi.

Sans attendre l'arrivée de la police, le père ouvrit la porte extérieure et sortit en courant. Le fils, plus frustré que son aîné, balança deux ou trois coups de pieds dans les flancs du banquier avant de s'enfuir à son tour.

Les voisins témoignèrent plus tard dans la matinée qu'ils l'avaient distinctement entendu crier

Merde

Putain

Fait chier

à plusieurs reprises en courant vers la moto.

*

Le père et le fils étaient aux abois. Si les postes étaient fermées, les banques blindées et les petits commerçants fauchés...

Il ne leur restait que les fast food, les coiffeurs et les grandes surfaces.

Le fils respectait trop la malbouffe pour oser lever une arme sur un fabricant de hamburger, le père était lui-même fils de perruquier et s'en prendre à un barbier ou à n'importe quel type de coupeur de cheveux en quatre aurait été à ses yeux une offense faite au père, si pas le règlement tardif d'un oedipe un peu complexe.

Ils se rabattirent donc sur les grandes surfaces. Il y en avait dans tous les coins, de tous les formats et de toutes les couleurs. Il ne firent pas la fine bouche et s'arrêtèrent trois minutes plus tard sur le parking arrière d'un supermarché, juste en dessous du quai de déchargement où aucun camion n'était garé pour le moment.

- Si on entre par derrière, chuchota le fils, on évite le garde de l'entrée. On fonce droit sur le bureau du chef et on l'oblige à ouvrir le coffre.

Le père sourit. Christian était bien son fils. Ensemble, ils allaient faire un malheur.

Il ne croyait pas si bien dire.

5. CINQ

Ils sont arrivés une bonne heure avant l'ouverture du magasin, comme convenu la veille. Le gérant les a rassemblés dans le réfectoire. Il sont tous là : les caissières, le personnel de surveillance, les réassortisseurs et les manutentionnaires. Ils ont des gueules de circonstances, les yeux cernés, les épaules tombantes, le cheveu terne et l'haleine chargée de café. On les aurait réunis pour un enterrement, le tableau n'aurait pas été différent.

- Je n'ai pas besoin de vous expliquer en détail l'importance de la réunion qui se déroule ce matin entre la direction et les syndicats, entame le gérant. La procédure Renault est déjà lancée, les étapes à venir son purement formelles, vous le savez. Notre magasin, comme bien d'autres, est condamné à disparaître.

- Est-ce qu'on va ouvrir, aujourd'hui ? demande une des plus anciennes caissières, qui a été déléguée syndicale pendant près de dix ans avant de rendre son tablier quand les demandes du personnel concernant les horaires flexibles n'ont plus été relayées par la centrale.

- J'aimerais bien vous dire que nous avons le choix et que nous pouvons changer quelque chose, poursuit le gérant.

Mais j'ai passé de nombreux coups de fil hier soir et tous les avis sont les mêmes : nous sommes bel et bien foutus. Nous pouvons faire grève, nous pouvons ouvrir, cela ne changera rien à notre avenir.

Un jeune gars, les cheveux noirs dressés sur le haut de la tête en une crête un peu ridicule, se lève.

- On peut toujours changer quelque chose, on peut foutre le feu à la réserve. Ça leur fera comprendre qu'ils n'ont pas intérêt à nous licencier.

Un brouhaha secoue l'assemblée. Le gérant calme les plus bruyants en frappant dans les mains.

- Si on fait un truc dans le genre, on se retrouve en tôle, en plus d'avoir perdu notre boulot.

- Alors, on n'a vraiment pas le choix, c'est ça ? On doit s'asseoir et attendre sagement qu'on nous vire ? insiste le jeune gars.

- On a toujours le choix ! reprend sa voisine, une fille de son âge, avec un visage maigre et des sourcils trop épilés. Si on les laisse faire, on sait ce qui va se passer, ils vont fermer tous les supermarchés et ils vont tous nous mettre au chômage. Et après, ils proposeront aux plus cons de rouvrir des magasins en s'endettant à vie. Des mini-supérettes où les gérants sont indépendants et bossent septante heures par

semaine.

*

Elle s'appelle Sophie, elle voulait être déléguée syndicale mais elle n'a pas été élue, elle avait fait campagne sur la solidarité entre les différents statuts dans le magasin, son concurrent avait promis d'obtenir des éco-chèques pour la fin de l'année. Les employés y avaient droit de toute façon mais il n'avait pas jugé nécessaire de l'expliquer.

Elle travaille à l'accueil et aux caisses self-service, où les clients scannent eux-mêmes les articles.

Elle les appelle les caisses-cul-de-sac parce que ce sont elles qui justifieront bientôt qu'on vire le peu de personnel qui reste encore. Des supermarchés sans humain, où des robots réassortissent en temps réel les rayons, c'est peut-être le fantasme secret de la direction.

Quand elle rentre le soir, elle passe sa nuit sur Internet à lire des articles sur la distribution et à discuter avec des collègues du bout du monde. Elle est enceinte de deux mois et n'est pas en courant. La preuve, elle est prête à se battre pour défendre l'honneur de tous les travailleurs.

Parfois, face au miroir, le matin, elle a envie laisser tout tomber et de rejoindre son grand-père dans le nord de

l'Espagne, dans un coin des Pyrénées où l'on élève les broussailles et fait pousser les moutons.

Ces derniers jours, cette envie ressurgit de plus en plus souvent.

*

- Moi, je propose qu'on reste ouverts par précaution, annonce le responsable du quai de chargement. On écoute les infos, on se tient au courant de ce qui se passe à Bruxelles et, si ça se passe mal : on ferme.

- Si on apprend que ça se passe mal, reprend le garçon aux cheveux noirs, c'est qu'il est déjà beaucoup trop tard. On sera juste bons pour courir à toutes jambes pour être les premiers à s'inscrire au chômage.

Les têtes tournent d'un côté puis de l'autre, les visages sont fermés. Personne n'ose réellement prendre position.

- Qu'est-ce que tu proposes, alors, Alessandro ?

*

Alessandro, c'est le jeune gars aux cheveux noirs, celui qui dépense plus en gel pour ses cheveux qu'en déplacements parce qu'il arrive au supermarché à vélo. Il est

informaticien. Il s'occupe de la maintenance des réseaux et des serveurs dans les magasins de la région. Il est dans ce magasin-là depuis deux semaines parce qu'il doit mettre en place un nouveau système de synchronisation des stocks. Il n'a pas achevé ses études d'informatique, il a tout appris sur le tas depuis son adolescence. C'est pour ça qu'il est payé comme un magasinier alors qu'il bosse comme technicien spécialisé. Mais il ne le dit à personne.

Ce n'est pas le seul secret qu'il cache mais il est encore un peu têt ici pour en parler. Disons qu'il ressemble à une lasagne. Il a bien plus d'une couche sous sa croûte gratinée, tout sourire et tout miel.

S'il fallait dire une chose d'importante à son sujet c'est qu'il est si gentil avec tout le monde qu'il n'a pas remarqué que Sophie ne regarde que lui.

Reste à voir si ce détail a la moindre importance pour la suite de cette histoire.

*

Non, l'essentiel ce matin du 3 mars, c'est le coup de fil que reçoit le gérant sur son téléphone portable en pleine réunion. Il prend un air gêné, tente de se mettre à l'écart et

décroche. Toutes les oreilles dans la salle sont tendues. Et elles entendent à peu près ceci :

- ...

- Ce matin ? Vers quelle heure ?

- ...

- Et quelles sont les instructions ?

- ... (*ici, les trois points de suspension sont à lire lentement, les mots de l'interlocuteur durent un certain temps*)

- Justement, nous sommes réunis pour décider, ensemble, si nous ouvrons ou non.

- ooo (*on entend l'interlocuteur hurler dans le téléphone*)

- Mais enfin...? Il a raccroché.

C'était le responsable régionale pour la communication du groupe. Le gérant explique :

- Il voulait s'assurer que nous étions ouverts parce que la télé locale vient filmer ce matin pour voir comment nous réagissons aux négociations à Bruxelles. La directions tient beaucoup à ce que nous soyons tous au poste, comme n'importe quel jour de travail, pour montrer que nous avons pleinement confiance dans l'avenir des magasins.

La huée spontanée qui s'ensuit en dit plus long que tous les arguments du monde. En un instant l'affaire est pliée : le magasin n'ouvrira pas et le personnel se relayera à l'entrée

pour expliquer aux clients que les menaces de fermeture sont plus que réelles.

L'assemblée applaudit, chacun appelle sa famille pour annoncer la nouvelle.

On dirait que, pour la plupart, le fait de contester la marche des choses et de refuser une décision en provenance de la direction suffit déjà à éclaircir le nuage sombre qui plane au-dessus de leurs nuques courbées. Reste à voir combien de temps l'effet se fera sentir.

*

Vers dix heures, l'équipe de la télévision locale débarque.

L'équipe est un grand mot pour désigner les deux personnes qui descendent de la Fiat Panda. Un grand blond à la carrure de boxeur poids-moyen, la caméra sur l'épaule, et une petite rousse à lunettes, étudiante en communication à l'université et stagiaire à la rédaction. On n'a pas envoyé l'artillerie lourde, à peine un ballon-sonde.

Le piquet devant les portes joue la surprise, fait mine de se concerter avant d'aller chercher le gérant. Il n'attendait que ça depuis trois bonnes heures. Il vérifie le noeud de la cravate qu'il a empruntée au rayon textile et s'avance vers l'entrée tout

sourire. Il s'arrête juste avant de franchir les portes et se ravise. Il sort avec un air contrit et soucieux. Les circonstances sont pénibles, il ne faut pas l'oublier, même s'il est enchanté d'adresser un pied-de-nez au responsable de la communication du groupe, un type à lunettes qui lui a infligé trois jours de formations sur la présentation face caméra et qui s'étranglera ce soir en regardant l'émission.

- J'attends des nouvelles de Bruxelles d'un instant à l'autre, lance-t-il en rejoignant l'équipe télé. Si on m'appelle, je devrai décrocher.

- Est-ce que vous pourriez résumer pour les spectateurs l'enjeu de cette réunion ? demande la stagiaire.

Le gérant s'éclaircit la voix, sourit en coin et annonce :

- Je vais essayer.

Ça tourne.

- Allez-y, l'encourage la petite rousse, regardez-moi et parlez sans vous occuper de la caméra.

Je sais tout ça, ma grande, se dit le gérant.

- Il n'y a plus le moindre doute : les jeux sont faits. Le groupe a décidé de fermer les super, et hyper, marchés sous prétexte qu'il perd des parts en Belgique. En réalité, tout le monde a compris qu'il s'agit d'une manoeuvre pour faire marche-arrière sur de nombreux acquis sociaux. On va

liquider le personnel et réembaucher les gens avec des conditions de travail beaucoup plus précaires.

L'étudiante fait signe au caméraman d'interrompre l'enregistrement. Elle prend son ton le plus sérieux pour expliquer au gérant que s'il utilise des mots aussi compliqués, la plupart des spectateurs ne comprendront rien.

- Oui, je vois ce que vous voulez dire, mais je ne peux pas non plus résumer la situation en disant : les pourris veulent nous foutre au chômage et puis nous payer moins pour plus de boulot, c'est pas cool.

- Dommage, répond-elle, parce qu'avec ces mots-là, le message passe mieux.

- Même si ce n'est pas le message que je veux faire passer ?

L'étudiante ouvre de grands yeux, prend ses lunettes en main et les frotte à l'aide de son t-shirt. On dirait que la conversation la dépasse, tout d'un coup.

C'est à ce moment précis qu'un coup de feu éclate à l'intérieur du bâtiment, aussitôt suivi par un hurlement terrible.

Sur le parking, tout le monde se fige.

On dirait que les voitures elles aussi s'arrêtent de rouler.

On pourrait entendre voler un oeuf ou un bœuf dans le rayon frais.

6. SIX

Trois choses que le commissaire Franck Garot ne supporte pas :

- les oeufs durs ;
- les journées qui commencent avec la gueule de bois ;
- les emmerdeurs qui viennent jouer au cow-boys sur son terrain de chasse.

S'il n'aime pas les premiers, c'est à cause d'un mauvais souvenir de cantine, les deuxièmes c'est sans doute parce qu'elles sont plus fréquentes que celles où il se lève frais et les troisièmes, allez savoir, peut-être parce que sa journée idéale commence et finit par huit heures passées à ne rien foutre.

Du coup, quand on l'appelle en urgence pour une agence bancaire qui se fait braquer, il est déjà à cran.

Et quand il débarque sur place pour découvrir que les deux allumés qui ont fait le coup n'ont pas attendu son arrivée pour disparaître dans la nature, le cran de sûreté saute pour de bon.

Il hésite alors entre deux options : descendre au bistrot du bas de la rue après avoir appelé le peloton anti-banditisme à la rescousse ou se contenter des deux abrutis de service

pour monter une patrouille et un quadrillage de fortune à la recherche des fuyards.

Il choisit la deuxième, sans doute parce qu'il se sent encore coupable d'avoir vomi ses tripes au réveil et de dégager une odeur rance, mélange de bile, de vinasse et de tabac froid. Et parce qu'il ne se laissera pas déboulonner de son poste de commissaire sans opposer un peu de résistance.

Assis d'une seule fesse sur le siège passager du combi de police, il saisit le micro de la radio et lance rapidement deux ou trois codes qui signalent à la centrale qu'il part à la pêche aux ploucs dans les environs de l'agence. C'est lui qui prend le volant et ordonne aux deux autres d'ouvrir les yeux et les oreilles.

*

Ils roulent au hasard pendant une bonne demi-heure quand la radio crépite. Une histoire de code et de chiffres à nouveau, auxquels je ne comprends pas grand chose.

Garot, lui, décode en temps réel. Un coup de feu a été entendu dans un supermarché à deux minutes en voiture de l'agence bancaire. Il ne faut pas longtemps au commissaire Garot pour rassembler les deux pièces de ce puzzle premier âge : les gangsters ont réédité leur exploit dans une grande

surface. Dans sa tête, le profil des malfrats se précise. Tout indique qu'on a affaire à des toxicomanes aux abois plutôt qu'à des professionnels. Tant mieux, Franck Garot risque moins de se prendre une balle de Kalachnikov en approchant de la scène.

Il enclenche le gyrophare, brûle une priorité de droite pour le plaisir d'entendre les pneus des voitures dans la rue perpendiculaire crisser, accélère sur le boulevard et rejoint le parking en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Sur place, c'est la pagaille.

Une dizaines de caddies ont été retournés en travers de l'entrée, sur lesquels une banderole annonce "En grève pour le maintien de l'emploi".(sic) Deux dames en blouse de travail sont accroupies derrière cette barricade de fortune, tandis qu'à quelques mètres de là, derrière une Panda, une équipe de télé semble hésiter entre l'assaut caméra au poing et le repli stratégique.

Garot n'est pas du genre à hésiter, il s'avance vers les premiers témoins, l'équipe de télé.

- Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

- On ne sait pas, répond la stagiaire journaliste.

- Alors nous en sommes au même point, répond Garot.

Vous avez un contact avec l'intérieur ?

De toute évidence, ils n'en ont pas.

- Combien de coups de feu ? ajoute-t-il.

Comme il n'obtient pas de réponse, il reformule :

- Combien de coups de feu ont été tirés ?

- Un seul, répond le gérant, dont la cravate pendouille lamentablement. On aperçoit l'étiquette de prix qui dépasse sous le col de chemise.

- Vous auriez pu répondre tout de suite, conclut le commissaire d'un ton cassant. Une balle tirée, ça veut dire qu'ils peuvent encore faire pas mal de dégâts, ajoute-t-il à mi-voix en rejoignant la camionnette.

Il donne quelques ordres aux deux policiers qui l'accompagnent et revient vers l'entrée du magasin avec un mégaphone.

- Ici, le commissaire Franck Garot. Rassurez-vous, je ne vous veux aucun mal, au contraire. Je veux juste essayer que tout le monde s'en sorte sans bavure. Est-ce qu'il y a des blessés là-dedans ?

Pas de réponse. Le silence sur le parking est impressionnant.

- Je vous demande de sortir gentiment, rien de plus.

Le commissaire a l'impression de voir une silhouette qui se déplace derrière les portes vitrées

- Déposez vos armes. Il ne vous sera fait aucun mal. Ne faites pas de bêtise et tout finira bien.

La porte s'ouvre. Un homme, la tête couverte d'un bas nylon qui lui écrase le nez et les paupières, serre dans son bras gauche une jeune caissière au visage ensanglanté. Dans l'autre main, il tient un pistolet chromé.

- Je veux que vous appelez la presse, hurle le preneur d'otage. La télé, la radio et le reste, sinon j'égorge une personne toutes les demi-heures.

Il secoue la caissière, qui lance un hurlement terrifiant.

- Une demi-heure, vous avez entendu !

Et il rentre dans la magasin, laissant le commissaire un peu ridicule avec son porte-voix, sous le ciel gris.

*

- C'est qui, ce malade mental ? Vous le connaissez ? demande le commissaire à l'équipe de tournage et au gérant.

- Non, pas du tout, nous étions tous les trois ici quand le coup de feu a éclaté, précise la journaliste.

- Oui mais vous l'avez vu entrer, j'imagine...

- Ah non, insiste le gérant. Je peux vous assurer qu'il n'est pas entré par ici.

Le commissaire sourit. Il a trouvé la faille. Très fier de lui, il annonce :

- C'est donc un membre du personnel.

- C'est absurde, corrige le gérant, j'aurais reconnu son visage et sa voix. Je suis Vincent Leroy, gérant de cette implantation. Je connais mes employés. Mais il a pu entrer par une autre porte.

- Il y a d'autres portes ? Vous auriez pu me le dire tout de suite, lance le commissaire, sur un ton pour le moins désobligeant.

- Vous imaginiez quoi ? Qu'on fait livrer les marchandises par l'entrée client ?

Le commissaire se rend compte qu'il vient de passer pour l'imbécile qu'il est ; il s'éloigne de quelques pas et fait un signe discret à ses coéquipiers. Ils se rassemblent et Garot les envoie en tenaille contourner le magasin par les flancs. Les malades mentaux qui se sont enfermés la-dedans ne pourront pas s'échapper, au moins, si nous contrôlons les ouvertures, pense-t-il. Et il retourne à la voiture appeler les renforts. Mais ce sont les renforts médias qui arrivent en premier. Deux radios privées ont déjà expédié un journaliste sur place.

- C'est vous qui les avez prévenus ? demande le commissaire à la journaliste stagiaire, avec un air plus que menaçant.

- Non, non, bafouille-t-elle

- Nous avons reçu un communiqué de presse, par courrier électronique, explique un journaliste radio avec un air

de bébé jouflu. Je suis Éric Dubois, journaliste à Ciel radio, je peux vous interviewer deux minutes ?

Le commissaire ne répond pas et tourne les talons. Un communiqué de presse pour un braquage ? Sur quel genre d'allumés le commissaire Garot est-il donc tombé ? Il fait volte-face et revient vers Dubois, qui tente d'obtenir une interview du gérant

- Je peux jeter un oeil sur le communiqué ?

L'autre journaliste radio tend au commissaire une page sur laquelle est imprimé le communiqué suivant :

██████████, le 3 mars 2010

Puisque le gouvernement baisse les bras, puisque les sociétés commerciales nous entubent, c'est à nous, citoyens belges, de trouver la solution aux problèmes qui nous menacent. Un point presse est organisé sur le parking du supermarché ██████████ ce matin à 11h afin de présenter au peuple nos solutions simples et concrètes pour bouter hors du pays les éléments malfaisants qui ne cherchent qu'à abuser de sa crédulité. Merci de venir avec votre matériel d'enregistrement, sinon nous serons obligés de faire du mal à de pauvres travailleurs qui n'ont rien fait pour mériter cela

Le comité libertaire pour une Belgique libre

Garot lit et relit le bref communiqué. Il le boufferait bien sans mâcher pour le faire disparaître sur-le-champ. Car il y a une quatrième chose dont le commissaire à horreur (et bien d'autres encore, que je tairai ici pour ne pas effrayer les lecteurs sensibles) : les activistes politiques. Autant il se sent à l'aise avec les crapules à la morale particulièrement retorse, autant il baisse les bras quand son adversaire prétend agir pour le bien de tous. Comment négocier avec un imbécile qui prétend sauver le monde ?

- Vous vendez de l'alcool, dans le magasin ?

Le gérant ricane.

- À votre avis ? Vous avez déjà vu un supermarché sans alcool ?

- Oui, au Québec, répond la stagiaire.

- Ce n'est pas à vous que je posais la question et, de toute façon, je n'attendais pas de réponse, reprend le gérant. Il y a de tout. Vous craignez qu'ils se mettent à fabriquer des cocktails molotov ?

- Non, j'ai soif, c'est tout. Et j'en ai marre de parler avec vous.

Le commissaire tourne les talons et balance un grand coup de pied dans la roue avant du combi, côté passager. Ça fait sacrément mal, la douleur remonte jusqu'au genou mais il

veille à bien le cacher.

*

Une demi-heure plus tard, un car de police et deux camionnettes de la brigade d'intervention sont arrivés en renfort, mais on dénombre encore plus de journalistes : quelques représentants de la presse écrite, une équipe télé de la chaîne publique et une autre de la chaîne privée, puis, surtout, une berline bleu nuit, soigneusement entretenue, d'où descendent deux gros chauves en costumes cravates. Le gérant se précipite pour les accueillir.

C'est à ce moment-là que la porte s'ouvre et que le chef du commando réapparaît, cette fois flanqué de deux employées couvertes de sang. Un frisson parcourt l'assistance.

- J'ai trouvé des outils de boucherie, annonce le malfrat. Vous avez été beaucoup trop lents. Je veux que le gérant s'approche seul et m'amène le mégaphone de la police sans faire d'histoire. Sinon j'achève l'une de ces deux-ci devant vos yeux. Et il agite une barrette de boucher, dont la lame est déjà bien ensanglantée.

Le gérant regarde le commissaire, qui approuve d'un signe de tête et lui tend l'appareil.

Le gérant s'avance vers la porte et, tandis qu'il franchit la barricade de caddies, les deux employées hurlent comme si l'encagoulé les égorgeait toutes deux. Les poils se hérissent sur les dos. Le gérant tend le mégaphone et le ravisseur lui fait signe d'entrer dans le magasin.

Les portes se referment sur l'homme à la cagoule, ses deux otages et le gérant.

- Mais... Et la communication à la presse ? s'écrie un journaliste.

Les portes s'ouvrent à nouveau et l'homme réapparaît, a lâché les deux otages, ils serre à présent un fusil à pompe entre les mains.

- Si vous préférez que je tire dans le tas, vous le dites .C'est moi qui décide de ce qui se passe, c'est bien compris

Cette fois, plus personne ne conteste et le preneur d'otage peut rejoindre l'intérieur du magasin.

7. SEPT

Les portes du supermarché se referment. Michel lâche le couteau de boucher, saute en l'air, les bras tendus vers le plafond puis tape sa paume contre celle de son fils.

- Bientôt ils vont me manger dans la main. Vous en avez d'autres, d'idées comme celle-là ? Lance-t-il en direction du personnel, rassemblé derrière les caisses .Je ne pourrais pas sortir avec un enfant éventré dans les bras, pour qu'ils fassent dans leur froc ?

Alessandro et Sophie se regardent, ils ne sont pas trop chauds pour la méthode grand carnaval. L'informaticien l'explique avec tout le tact qu'il trouve :

- Il faut rester crédible, je sais que c'est amusant, mais si on veut qu'ils écoutent ce qu'on va raconter, il faut qu'ils croient à la situation.

- Je pense que vous leur avez foutu la trouille pour de bon, ajoute Sophie, la tête et les vêtements toujours ensanglantés.

- Quand est-ce qu'on leur parle ? demande Alesandro.
Le gérant hésite un peu.

- Dans dix ou quinze minutes, à mon avis, ils seront cuits à point, ils avaleront tout ce que vous leur direz.

Christian rejoint le groupe, près des caisses.

- J'ai fait le tour des bâtiments, on est vraiment cernés de tous les côtés. Ils ont cachés des hommes derrière les containers et d'autres sur le toit d'un camion. On se croirait dans un film. Impossible de s'échapper.

- Ça tombe bien, répond son père, je n'ai aucune envie de partir, je commence seulement à m'amuser.

*

Quand Michel et Christian ont fait irruption, l'arme au poing et le casque sur la tête, dans le bureau du gérant, le coeur d'Alessandro (allez, un petit effort, vous vous souvenez de lui : l'informaticien avec les cheveux gominés) s'est mis à battre si vite qu'il a cru mourir sur place. La nausée lui est montée au nez et, sans qu'il puisse rien faire pour l'empêcher, a vomi tout son petit-déjeuner sur le casque de Michel.

Ce faux-pas aurait suffi à glacer le sang de n'importe qui d'autre qu'Alessandro, mais lui n'y a vu que maladresse.

- Désolé, je crois que je suis allergique aux attaques à main armées, a-t-il plaisanté.

- C'est pour une caméra cachée ? a demandé le gérant, qui y croyait le plus sérieusement du monde.

Le fusil au bout du bras, la transpiration salée ruisselant sous le casque intégral, Christian était perdu. Michel, quant à lui, ne voyait plus rien. Il sentait juste l'odeur acide des sucs gastriques qui garnissaient désormais son casque. Il ne regrettait pas, en tout cas, d'avoir fermé la visière.

- Vous allez vous taire, oui ? A-t-il rugi d'un coup pour tenter de reprendre la situation en main. Toi, le grand en cravate, tu ouvres le coffre et tu remplis le sac avec les billets et les pièces ou je perfore l'abdomen de tous tes collaborateurs...

Ce n'était pas une caméra cachée. Ni un canular de très mauvais goût. C'était bel et bien un braquage...

Lorsque Alessandro réalisa cela pour de bon, son estomac se mit à gargouiller, ses yeux à rouler et ses doigts à trembler.

- J'ai besoin d'air.

Il bouscula le père couvert de vomissures et courut jusqu'au quai de chargement, où il prit appui sur un transporteur de palettes et respira de grandes bouffées d'air frais.

Les souvenirs remontaient à sa mémoire comme les bulles d'air remontent à la surface d'un bain de boue après un cassoulet bien généreux. Il aurait voulu les retenir mais n'y parvenait pas. Il sentit sa tension baisser, son pouls s'élever et

son coeur s'affoler. Il pensa un instant s'enfuir à toutes jambes. Un instant seulement, car la seconde d'après il était de retour dans le bureau du gérant.

- Il n'y a pas d'argent ici aujourd'hui, le magasin est en grève depuis près d'une semaine. Vous ne suivez pas les infos ?

Les deux malfrats firent volte-face. Alessandro se tenait bien droit, les jambes légèrement écartées, dans l'encadrement de la porte. Il semblait presque menaçant.

- Si tu penses que tu nous fait peur, gamin, tu ferais bien d'y réfléchir à deux fois.

La canon du riot-gun ne semblait pas impressionner l'informaticien, bien au contraire.

- Si vous êtes venus ici pour faire un carton, allez-y, servez-vous, vous pouvez me tirer dessus tout de suite. Je n'ai pas peur de mourir.

Sophie fixe Alessandro de ses grands yeux noisettes. Elle n'a plus peur, elle non plus. Il suffit qu'elle entende sa voix pleine d'assurance pour se sentir en sécurité.

- Mais réfléchissez un instant avant de faire une connerie que vous allez regretter longtemps, poursuit-il. Si vous êtes venus pour l'argent, on peut sans doute s'arranger autrement. On a plein de bonnes choses en stock, dans le magasin...

- Ils nous font marcher, dit le fils, il y a toujours de l'argent dans les coffres... Ouvrez la porte, si c'est vide, on le verra tout de suite.

Le gérant fronce les sourcils :

- De quelle porte parlez-vous ?

- Celle du coffre, tiens, s'énerve Christian. N'essaie pas de m'embrouiller : dans tous les magasins, il y a un coffre où on met l'argent en attendant la fin de la journée. On le montre dans tous les films.

- Si c'est dans tous les films, reprend le gérant, alors c'est forcément vrai.

Il ajoute un clin d'oeil pour ponctuer sa phrase, puis poursuit :

- Tu ne penses pas que si j'avais les clefs je me serais servi depuis longtemps ? On nous a annoncé qu'on allait être bientôt tous mis à la porte.

Michel a enlevé son casque, il semble plus déterminé que jamais :

- Ce n'est pas de mon boulot, moi, que je vais être mis à la porte, c'est de mon appart.

Un léger silence s'écoule entre les personnages, comme un filet d'eau sourd d'un robinet mal fermé. Sophie reprend du poil de la bête.

- J'hallucine, là ! Qu'est-ce que vous êtes occupés à faire ? Comparer vos misères ? Mon malheur est plus terrible que le tien ? Il n'y a pas d'argent mais on peut vous fournir des marchandises. Laissez tomber vos armes, ça nous fait plaisir de vous aider.

Le gérant foudroie son employée du regard.

- Écoute, Vincent, dans quelques semaines, c'est tout le bâtiment qu'ils vont liquider, avec le stock et le personnel. On peut voir notre geste comme une contribution au grand déménagement.

- Ce n'est pas très déontologique...

- Parce que tu trouves ça bien, toi, le groupe qui nous fout à la porte pour améliorer sa marge, minimiser les risques financiers et mieux entuber le personnel ?

Le gérant examine soudain la pointe de ses pieds, qu'il semble soudain trouver fort intéressante.

- C'est vrai, si on résume les choses comme ça...

- Si je les résumais objectivement, ce serait encore plus clair.

Les deux braqueurs se regardent un instant. Leurs cerveaux fonctionnent à toute vitesse mais pas très bien. Sophie leur sourit.

- Tant que vous êtes là, vous allez pouvoir nous aider. On a une idée, depuis ce matin, on voulait mobiliser la presse

pour qu'ils écoutent nos revendications. Vous nous aider à impressionner les journalistes et on vous livre à votre convenance une camionnette remplie de marchandises tombées du camion...

Elle laisse le silence revenir sur la pièce.

- Alors, messieurs, la proposition vous intéresse ?

- Une camionnette ? demande Michel sur un ton qui montre bien qu'il a déjà l'intention de céder.

*

Quand Alessandro était gamin, il regardait le dimanche après-midi les épisodes de "*L'agence tout-risque*", il en a gardé :

- une aversion pour les vieux beaux grisonnants qui fument le cigare et une admiration sans borne pour les catcheurs noirs avec une courte crête ;
- un dégoût incurable pour la télévision en journée ;
- la conviction qu'être prisonnier dans un entrepôt ce n'est pas être enfermé, c'est être contraint à se montrer imaginaire.

Par conséquent, dès que les deux énergumènes acceptent de jouer les mercenaires pour le compte de l'équipe du magasin, il se met au travail.

Dans le rayon électronique, il déniche une clef 3G et des cartes à puce, un ordinateur portable, qu'il configure en un quart d'heure. Sophie se charge de trouver les adresses des rédactions de journaux sur le site Internet de la maison de la presse et Alessandro rédige en français approximatif une première version du communiqué, que Vincent, le gérant, améliore à son tour.

Appâter les journalistes n'est pas le plus compliqué, il faut ensuite s'assurer qu'ils auront des images et du son pour convaincre les rédactions de consacrer un peu d'espace d'antenne à ce sujet précis. C'est là que les frigos du rayon boucherie, avec leurs carcasses en attente de clients, se révèlent une source intarissable d'hémoglobine et le rayon jouet, avec ses pistolets copie conformes, un véritable arsenal si le fusil à pompe ne suffit pas.

Tous les ingrédients sont prêts.

Il suffit de les balancer dans la cocote, de la poser sur le feu et d'attendre que la pression monte.

L'essentiel, se dit Alessandro, c'est d'avoir évité l'affrontement. Ces deux types avaient l'air parfaitement déterminés. Rien que d'y repenser, son estomac se soulève. Un fusil dans un supermarché, ça lui coupe les jambes et le souffle. À chacun ses démons.

*

Assis de le bureau du gérant face au dépliant publicitaire du magasin, Michel et Christian, le père et le fils, cochent les articles qui les intéressent : le champagne et les GPS, faciles à écouler, les paquets de pâtes, les conserves et, de façon générale, tout ce qui est non périssable. Ils dressent la liste sur papier, Vincent Leroy a chargé deux magasiniers de remplir la camionnette comme il l'avait promis. Dehors, la barricade et le calicot sont en place depuis l'ouverture, la matinée peut suivre son cours. Si elle déraile c'est qu'il était impossible qu'il en aille autrement.

- P'pa, quand est-ce qu'on leur pète les dents, alors ?

- A qui, Christian ?

- Ben, à tous. On n'est pas venu ici pour repartir avec notre poids en biscottes et en oeufs frais, on a besoin de thune, je te rappelle.

- T'inquiète, fiston, on aura tout ce dont on a besoin, je ne t'oublie pas.

Il tourne la dernière page du catalogue.

- Tiens, regarde, une batterie électronique. Ça te dirait, une batterie pour jouer avec les copains ?

- Quels copains, p'pa ? Si on ne se barre pas loin d'ici, ils vont me retrouver et je devrai retourner au centre pour trois mois...

- Ne t'inquiète pas, mon grand. Est-ce que je t'ai déjà laissé tomber ?

- Ben oui, des tas de fois justement.

- Eh bien, alors, tu dois avoir l'habitude, conclut le père.

Et, après avoir beaucoup hésité, il ajoute une croix à côté de la batterie électronique.

Si ça se trouve, c'est lui qui en jouera pendant que son fils achève sa peine en IPPJ.

8. HUIT

Dehors, ça s'agite. Les habitants du quartier se sont installés aux fenêtres. On entend au loin des sirènes rugir et des véhicules lourds manœuvrer: La police met en place un périmètre de sécurité. Le bourgmestre est très fier. Ce n'est pas tous les jours que la commune a droit au coup de projecteur des actualités, que le quartier héberge des forcenés et qu'on parle de faire intervenir l'armée.

On n'en parle pas vraiment, d'ailleurs, on l'a juste évoqué, en riant, dans les environs du bourgmestre et la rumeur a enflé.

Et par ces temps de buzz, il est si facile de confondre la rumeur avec la réalité que tout le monde finit par y croire. On lève le nez vers le ciel, on cherche l'hélicoptère et les troupes d'élites hélitreuillées.

La nouvelle s'est répandue en ligne comme le purin dans les champs : son odeur couvre tout le reste. Un ou deux bruits lâchés sur Twitter et sur des profils bien informés, quelques activistes répercutent l'écho, les indicateurs de tendance relaient et les médias embraient.

Le groupe de grande distribution va bientôt trébucher. David est sur le point de défier Goliath et le colosse se sent menacé.

Ça, c'est désormais impossible de le nier. Dans la salle où le conseil d'entreprise est assemblé : syndicats et patrons, face à face pour une discussion tendue, les téléphones vibrent et les blackberrys tintent. On voit la rumeur prendre forme, ramper, grimper, comme un lierre tenace fermement agrippé. Des mots s'échangent au creux des oreilles, on tousse discrètement, on fronce les sourcils, puis, sans avoir l'air d'y accorder la moindre importance, le président de séance propose une pause café. Un petit quart d'heure pour aérer les esprits. Et c'est là que la menace prend peu à peu son ampleur. On décroche les téléphones, écoute les répondeurs : des attachés politiques s'inquiètent, des journalistes veulent savoir, on ne peut pas garder le silence plus longtemps. A propos de quoi ? Nul ne le sait vraiment, mais le temps est venu de communiquer.

*

Parfois, on aimerait non pas quitter son corps mais quitter la pièce tout simplement, s'enfuir par la fenêtre, libre

comme un moineau, voleter dans le ciel même pas bleu, aller à contre-courant, se laisser porter et emporter.

On aimerait, parfois.

C'est ce que se dit le porte-parole du groupe de distribution, tandis que les équipes télévisées installent leurs caméras sur pieds, qu'on dépose les micros et les enregistreurs tout au bord de la table, que l'assemblée se fait plus compacte et la tension plus palpable, mais il n'a pas le choix. Il ne sait pas exactement à quelles questions il va devoir répondre, ceux qui l'interrogeront non plus, d'ailleurs, mais il sait qu'il va devoir faire son métier, qu'il connaît par coeur.

Avec un phrase courte, faire **barrage** pour éviter que le journaliste ne s'étende. Avec une deuxième phrase courte, tendre un **pont** vers le sujet qu'il va aborder. Enfin, secouer le **drapeau** pour attirer l'attention sur le message important.

Pont. Barrage. Drapeau. Un jeu d'enfant.

Le porte-parole est debout derrière la table, son téléphone sonne et sonne encore. Dans quelques instants, il prendra place sur la chaise et ce sera parti. Un point presse en plein cœur d'une journée de négociation, c'est inhabituel mais pas alarmant.

Il emplit ses poumons d'air frais. Répond au clin d'oeil que lui adressent deux des membres du conseil de direction.

On lui a promis un siège dans la future structure faïtière du groupe, s'il se débrouille bien. Ce n'est pas le moment de se laisser aller.

Il sourit aux journalistes. Se ravise aussitôt. Les caméras tournent déjà. On ne sourit pas en pareilles circonstances. On ne pleure pas non plus.

Le silence se fait dans la salle, le brouhaha défile.

Voilà, c'est parti.

*

Les journalistes montent à l'assaut, ils sont chauffés à blanc. Des semaines de rumeurs et d'attente sans rien d'autre à se mettre sous la dent que des communiqués en bois, aussi mal torchés que des meubles Ikea, cela aide à fouiller les dossiers, à interroger les contacts, à établir des liens entre des faits isolés. Le groupe a-t-il délibérément perdu des parts de marché pour créer les circonstances idéales d'une restructuration en profondeur ? Est-il simplement victime de mauvaises stratégies commerciales, qui n'ont pas produit leur effet, au final ? Le plus important, pour répondre à ces questions, c'est de savoir quel est désormais l'objectif du groupe. Une revente en douceur ? Une transformation du métier pour convertir le groupe en distributeur exclusif de

produits pour un réseau de franchisés, en bailleur de fonds destinés à des pauvres types endettés, en fabriquant de magasins robotisés... Seul l'avenir pourra nous l'apprendre car les questions, comme des balles de paintball, viennent s'écraser sur le costume imperméable du porte-parole particulièrement doué. Il pratique d'un seul mouvement le jujitsu, le pingpong et le chic anglais. Il réceptionne le coup de l'adversaire et l'envoie avec style s'aplatir dans un joli fatras de phrases toutes faites.

Pont. Barrage. Drapeau. La routine, quoi. Un exemple ? Allons-y.

Le journaliste se lève au dernier rang, avec un air féroce, il se lance. *Vous ne pouvez tout de même pas nier que votre groupe cherche à remplacer les emplois stables et contractuels par des emplois précaires, en liquidant les avantages sociaux acquis...*

Barrage : Je comprends bien votre question (là, à moins d'être très impoli, il est bien obligé de s'arrêter)

Pont : Laissez-moi vous répondre de façon directe en disant ceci (vous foncez droit vers votre objectif)

Drapeau : En réalité, quand on prend soin d'envisager la situation dans son ensemble, on se rend compte qu'il y a aujourd'hui un véritable engouement pour les supérettes de quartier, c'est une tendance lourde du marché.

Bingo ! Non seulement il a évité le piège mais, surtout, il a fait passer son message, son mensonge. Les supérettes de quartier ne sont en vogue que chez les stratèges de la distribution. Certainement pas chez les travailleurs, par exemple...

Êtes-vous au courant que des preneurs d'otage ont séquestré le personnel d'un magasin à...

- Je suis désolé mais je ne peux faire aucun commentaire à ce sujet pour le moment, je ne dispose pas de suffisamment d'informations.

La journée est perdue. Rien n'a avancé.

Les journalistes se lèvent l'un après l'autre, déçus. La prochaine fois, ils resteront à la rédaction à attendre le communiqué de presse rédigé par le groupe lui-même.

Une jeune fille dans les premiers rangs, affublée d'une tête étonnante en forme d'oeuf que ne met pas vraiment en valeur une coupe de cheveux au carré, se lève, avec son téléphone en main.

- J'ai en ligne la communication du preneur d'otages, il vient de sortir du supermarché pour énoncer ses revendications...

Les corps sont arrêtés dans leur élan. Les micros se rallument, les caméras ne quittent pas les visages du porte-parole et des représentants de la direction.

La jeune fille place la conversation sur haut-parleur et la voix, amplifiée par le mégaphone, retentit dans la salle de presse. Le son est crachotant, il rappelle les vieux enregistrements à cylindre et ajoute une couche d'émotion au discours assez rugueux, débité sur un ton martial :

" Rien ne sert aujourd'hui de réclamer des actions de l'état ou une intervention de l'Europe, ce n'est pas non plus aux syndicats de frapper et de faire payer le prix fort aux travailleurs qui devront assumer seuls, au final, le borbier dans lequel la direction les a placés.

Un groupe de distribution ne vit que par ses clients.

Si nous acceptons tous de ne plus dépenser un seul centime dans les enseignes du groupe, des plus gros hypermarchés aux plus petites supérettes, alors que les employés se rendent comme toujours à leur travail, il ne faudra pas trois jours pour que le groupe ne revienne sur sa décision et change son fusil d'épaule.

Il faut frapper là où ça fait mal, en plein dans le portefeuille et ne pas lâcher le morceau.

C'est pourquoi nous faisons appel à la solidarité nationale. Que ceux qui ont du temps disponible, les pensionnés valides, les jeunes, les chômeurs, se tiennent à l'entrée des supermarché pour, en toute légalité, inviter les

clients à faire leurs courses ailleurs et, si nécessaire, qu'ils les accompagnent ou fassent les courses à leur place.

Déjà, des groupes se créent sur Facebook, pour permettre, dans chaque quartier, le boycott complet et systématique du groupe et de ses filiales.

C'est la solidarité aussi qui permettra de soutenir les travailleurs qui, bientôt perdront leur emploi. Les dégâts seront importants mais c'est pour que nous soyons définitivement débarrassés de ceux qui s'asseyent sur les lois du travail et sur le respect humain pour augmenter leur propre retour sur investissement..."

Ici, la transmission subit des hoquets et les paroles deviennent inaudibles. On entend des grésillements. Ou des hurlements, peut-être, des traces de lutte aussi, au moins, nul n'en peut douter, un coup de feu qui met un terme définitif au coup de fil.

La stupeur est lisible sur tous les visages.

- Mesdames, Messieurs, annonce le porte-parole, le point presse est à présent terminé. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas à les adresser à nos services de presse qui se feront un devoir de vous répondre au plus vite.

- Mais... s'écrient dix voix en même temps...

- Vous ne pouvez pas vous arrêter comme ça...

Les représentants du groupe se lèvent et quittent la salle sous les remous et les huées.

La plupart des journalistes sont déjà au téléphone, ils veulent comprendre au plus vite ce qui s'est passé.

9. NEUF

Comme un fauteuil ne peut avoir que deux accoudoirs, un vrai siège n'a jamais que deux issues : soit les assaillants achèvent la prise de la place forte, soit les assiégés tentent une sortie. Après le coup des femmes à moitié égorgées et les menaces violentes, Michel avait quelque peu dissuadé le commissaire Garot de tenter un assaut en solitaire, le canif entre les dents et le pistolet dans l'autre, pour libérer les otages et mettre la main sur une bouteille de gin ou d'un autre alcool fort. Mais il en fallait bien plus pour lui faire lâcher le morceau.

Plus il attendrait, plus il risquait de se voir voler la vedette par les bataillons d'élite, corps spéciaux d'intervention et hauts gradés. Cela l'incitait à agir au plus vite. Son téléphone de service se mit à sonner alors qu'il évaluait la possibilité de tenter un assaut par l'une des portes latérales, qui donnent dans le local où sont stockés les déchets. Peut-être suffisait-il de se glisser dans une benne, d'avancer vers l'entrée et de tenter une attaque par surprise. L'interlocuteur, à l'autre bout du fil virtuel, était un fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur. Du genre pas rigolo du tout, avec une manière de rouler les "r" qui ne donnait pas envie de connaître sa façon

de donner des claques. Il comptait sur le commissaire Garot pour régler la situation au plus vite, sur-le-champ, plus précisément, en clair, pour se débarrasser de cet épisode gênant avant qu'il n'ait à porter ombrage à l'ensemble des citoyens du pays. Quand le fonctionnaire raccrocha, Garot eu envie de claquer les talons. Envie aussitôt balayée par une autre, bien plus forte, de tout envoyer bouler, de laisser la direction du supermarché, ses deux policiers de service et tous les renforts fraîchement débarqués se débrouiller avec la situation et d'aller rechercher sa fille au tennis pour l'emmener au loin, dans un bateau, sur un radeau, au fil de l'eau. Ciao.

Même s'il possédait toutes les tares et les défauts de fabrication nécessaires pour concrétiser une telle fuite, il se sentait surtout capable de maîtriser le forcené et de récolter, à lui seul, les lauriers que cet exploit entraîneraient sans aucun doute.

Il soupesa le pour et le contre mais ne voyait pas de *contre* du tout ; rien que du joli *pour* tout appétissant.

Surtout qu'il venait d'apercevoir une échelle de secours qui offrait un accès aisé au toit plat du bâtiment. Une fois là haut, il ne pouvait que dominer la situation.

Il dégaina son arme de service et, sans prévenir ses collègues, s'approcha du bâtiment pour rejoindre l'échelle. Le revolver n'était d'aucune utilité mais le fait de le sentir au creux

de sa main décuplait son assurance. Il rengaina l'arme et posa les deux mains sur le premier échelon, qu'il ne parvenait à atteindre que sur la pointe des pieds.

Il lui fallut pas mal de contorsions et de contusions pour lancer ses jambes vers le haut, hisser son corps jusqu'à ce que les pieds se posent sur l'échelon inférieur et glisser les bras vers le haut.

Une fois fermement agrippé, il se rappela qu'il avait le vertige.

Et il pensa, à juste titre, qu'il aurait mieux fait d'y penser avant. Il était un peu tard pour faire demi-tour.

*

A l'intérieur du bâtiment, les préparatifs allaient bon train. Michel et Christian, le père et le fils, étaient d'accord pour endosser le rôle des sales types jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où les médias auraient diffusé le communiqué, pour éviter au personnel de se faire égorger ou cribler de balles. Une fois le message envoyé aux rédactions, chacun serait libre de repartir où il lui semblerait bon, le père et le fils dans la camionnette remplie de marchandises, le personnel du supermarché dans ses pénates, tout simplement.

Mais tout semble toujours simple tant qu'on l'esquisse sur papier sans chercher à le réaliser. C'est ensuite que les choses se compliquent.

Les rôles étaient clairement distribués : Michel et son fils apparaîtraient seuls derrière les doubles portes à ouverture automatique, on ne verrait pas Alessandro lorsqu'il énoncerait les revendications dans le mégaphone. Officiellement, elles auraient été prononcées par l'un des preneurs d'otage.

- Lequel de nous deux ? demanda Christian.

- Mais on s'en fout, répondit le père, ça n'a pas d'importance.

Le fils affichait une mine boudeuse et jouait nerveusement avec son pied droit. Il finit par cracher le morceau.

- Si on fait croire que c'est toi qui parles dans le mégaphone, il faut qu'on ne te voie pas pendant le discours. Alors je serai seul dehors avec le fusil en main. S'il y a des photographes et des caméraman, ils ne peuvent prendre des images que de moi.

- Eh bien, voilà, conclut le père, ce sera toi la vedette. Ça te convient ? C'est ce que tu voulais ?

- Non, reprend Christian. Pourquoi est-ce que c'est toi qui dois jouer le cerveau de l'opération alors que moi je joue le plus con des deux.

- Mais personne n'a dit que tu devais être con...

Les employés présents hochent la tête. Personne n'a dit ça, en effet.

- Non, personne ne le dit mais tout le monde le pense.

Dans une bande, si tu as un malin et un imbécile : qui est-ce qui va téléphoner pour demander la rançon ? L'abruti ? Ça n'a pas de sens... Dans les films, c'est toujours le pauvre type qui tient les armes et le plus malin qui fait le baratin.

Le père pousse un profond soupir avant de préciser :

- Mais ici, il ne faut même pas dire le baratin, c'est Alessandro qui s'en charge, il suffit de rester caché.

- Du coup, je peux le faire c'est ça ? Si même un abruti en est capable, alors tu veux bien me confier le boulot.

Le père se lève, laissant échapper un immense soupir.

- Je laisse tomber, moi, si c'est dans des conditions pareilles. Vas-y tout seul, comme ça tu seras en même temps dedans et dehors, on te verra mais c'est toi qui sera caché, tu joueras le cerveau et l'abruti, ça te va...

Sophie et Alessandro se mordent l'intérieur des joues pour ne pas éclater de rire devant l'ado mal embouché, qui n'en fait qu'à sa tête. Toute cette histoire, c'est trop de pression d'un coup pour le fils. Il sait bien que lui donner le rôle du cerveau de l'opération, ce serait une erreur de casting.

Christian se lève, marche jusqu'au rayon des épices et légumes secs, s'empare d'un sac de sel de 3 kilos et l'abat sur le sol à bout de bras. Une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que le sac craque.

- C'est bon, d'accord, p'pa, tu peux faire la voix, je ferai la sentinelle.

*

Comme il ne reste qu'à convenir du moment et que Christian est impatient de passer à l'action, on décide de ne pas attendre plus longtemps.

Le fils s'enduit les mains et les avant-bras de jus de viande, en barbouille le haut de son pantalon pour plus de réalisme, puis souhaite en ajouter quelques gouttes sur son menton et parcourt les rayons à la recherche d'un miroir de poche pour regarder le résultat.

- On n'est pas sorti de l'auberge, lance le père qui commence à en avoir par-dessus la tête de son abruti de fils. Christian prend la mouche et les voilà repartis pour une scène de ménage.

- Bon, on a assez perdu de temps comme ça, s'écrie le gérant. On ne va pas y passer la nuit. On sort maintenant ou on ne sort pas du tout.

Du coup, on sort, bien entendu.

Le fils ressemble à un Cheyenne de retour du champ de bataille à qui on aurait offert un joli bâton de feu à pompe, le père, à un boucher placide, la barrette dans une main, le revolver factice dans l'autre.

Ils sont fins prêts, ils n'attendent que le top du départ.

*

Le commissaire Garot est en place lui aussi, il a si péniblement gravi les échelons qu'il en a presque oublié de paniquer. Ce n'est qu'arrivé tout en haut que l'angoisse le terrasse. Il rampe sur le toit couvert de gravier, tente de s'approcher du bord pour regarder le sol mais n'ose pas. Il glisse comme un lézard en fin de vie, vers ce qu'il espère être le dessus de l'entrée du magasin. Là, il osera se redresser, en prenant appui sur les lettres géantes et lumineuses. S'il s'accroche fermement, il pourra se pencher. Il l'espère, du moins. Il lui faut de longues minutes pour atteindre son objectif et c'est quand il est à quatre pattes qu'il entend les crachotements du mégaphone. « *Rien ne sert aujourd'hui de réclamer des actions de l'état ou une intervention de l'Europe...* » Il faut passer à la vitesse supérieure !

Le fonctionnaire lui a ordonné d'en finir au plus vite, avant que les choses n'empirent. C'est sans doute trop tard déjà, il se lève d'un bond, les yeux fermés, pour surmonter sa peur, tend le bras pour s'accrocher à l'enseigne mais sa main ne touche que le vide, il bascule d'un coup, les épaules puis le reste, il hurle, la chute lui semble interminable, mais même les pires choses ont une fin : avant qu'il ne touche le sol, la balle de calibre 12 lui traverse le thorax, perforant le poumon droit et déchiquetant une bonne partie de sa colonne, cela lui évite de ressentir la violence de l'impact sur le tarmac.

La mort est instantanée, tout comme le tumulte qui s'ensuit.

Dieu seul – et encore, on peut en douter – pourrait dire par où ça commence.

Dans la foule à l'extérieur, la clameur monte et s'étend comme une tache d'huile rance, elle recouvre la parking, monte jusqu'aux fenêtres environnantes, un cri sourd et rempli de hoquets, la brigade d'assaut de la police cherche à maîtriser le fils, deux barbouzes foncent dans sa direction mais il en a vu d'autres, le Christian, il entre dans le supermarché, le fusil devant la poitrine, il bondit comme un chat sur le tapis roulant des caisses. Il a perdu la tête, ou ne va pas tarder à la perdre, il a les yeux hagards, injectés d'un sang épais et bordeaux. Il se tourne vers la porte pointe le fusil

en direction de l'ouverture, derrière laquelle se profilent les policiers d'élite. Il n'y a pas le moindre doute sur ce qui lui traverse l'esprit.

10. DIX

Le 27 septembre 1985, vers la fin de l'après-midi, dans un supermarché de Braine-l'Alleud, le temps se fige.

Le gamin se jette à terre.

Le géant, debout sur le tapis, pointe son riot-gun vers les clients qui hurlent et se mettent à l'abri. Il ouvre le feu. Une fois, deux fois... Combien de fois ? Le silence qui suit avec sa tempête de hurlements, de pleurs et de carrosserie froissée sur le parking semble encore plus bruyant que les coups de fusil. Les sirènes de la gendarmerie se font entendre.

Le gamin lève la tête. Il n'a pas été touché. Son coeur bat plus vite que les pales d'un hélicoptère ne fouettent l'air au décollage, il se sent dans un pire état que si Mr. T lui-même l'avait piétiné avec ses bottines de catcheur. Il se redresse.

Le supermarché est empli de larmes et d'odeur de poudre. Les bras tremblent, les voix sanglotent.

Pas celle d'Alessandro.

Il est en vie, qu'il dit.

Il a échappé à la mort, qu'il pense.

Il se sent immortel. Il a échappé à la tuerie.

Il regarde les adultes effondrés, les corps démembrés.

Les gyrophares balaient la grande vitrine de leurs lueurs bleutées.

Il est en vie, qu'il dit.

En vie comme il ne l'a jamais été.

Il enfourche son vélo et pédale à toute vitesse dans la nuit qui vient de tomber.

11. ONZE

Dès que les portes se referment derrière Christian, entraînant dans son sillage l'odeur âcre et chaude de la poudre, les yeux d'Alessandro se révulsent, ses muscles se raidissent et les poils se hérissent sur tout son corps. La lumière des gyrophares, la silhouette de Christian qui se découpe sur la vitrine, puis le sang sur ses bras, sur son ventre et le haut de ses jambes... Alessandro devrait savoir qu'il ne s'agit que de ce garçon un peu tapé avec qui il vient de passer un bon bout matinée. Il le sait bien sûr. Mais son cerveau refuse de le comprendre, comme s'il lisait d'autres signaux beaucoup plus anciens, qui parlent du fond de sa mémoire.

L'odeur de poudre, les cris, le fusil à pompe. Le géant est de retour.

La police n'a pas encore fait irruption dans le magasin qu'Alessandro a déjà bondi sur Michel, lui a arraché la barrette de boucher, et s'est retourné, sans même réfléchir, l'arme serrée dans la main droite.

Le monde a disparu.

Les sirènes, les cris, l'odeur de sang.

Alessandro ne voit plus que la silhouette de cet homme debout, les jambes écartées, sur le tapis roulant de la caisse. Et ce fusil qui va tuer d'un instant à l'autre.

Il le reconnaît, comme s'il retrouvait une vieille connaissance.

Un père qui l'aurait abandonné il y a des années de cela.

Le monde a disparu.

Il ne reste qu'un bras, tendu, prêt à s'abattre.

Puis un cri qui déchire l'air, celui d'Alessandro.

Christian n'a pas même le temps d'en laisser échapper un.

La lame l'entaille pile entre les deux omoplates. Elle débite la nuque en un craquement sinistre.

Tout ce qui suit n'est qu'un silence informe plein de pleurs et de cris.

12. DOUZE

Est-il nécessaire de préciser que les revendications de cette bande de sauvages n'ont été relayées par aucun des médias qui couvraient l'événement ? Autant les cadavres désarticulés, les flaques de sang, les caddies renversés et les impacts de balles ont été diffusés dans tous les journaux, autant le silence le plus parfait a couvert les mobiles qui avaient poussé ces hommes et ces femmes, le temps d'une journée, à imaginer que le futur était peut-être encore entre leurs mains et que tout n'était pas joué.

Bien sûr, on mit sur pied une cérémonie d'hommage, on ouvrit un registre des condoléances et on déposa des gerbes de fleurs par tombereaux entiers devant l'entrée du supermarché, qui ne rouvrit jamais ses portes.

Le personnel fut licencié quelques mois plus tard, petit à petit, de sorte qu'à la fin de l'année, le champ était libre pour que le même groupe installe, dans un rayon de trois kilomètres du drame, une très petite surface, puis une deuxième de taille égale, toutes deux équipées de linéaires tout neufs et de caisses enregistreuses dernier cri.

Ce sont deux caissières et leurs maris, dont l'un avait été un temps magasinier pour le groupe, qui s'endettèrent

jusqu'au cou pour payer le fond de commerce, les frais de formation et d'équipement.

Je n'oserais pas prédire le futur mais, malgré toutes les simulations financières qu'on leur a présentées et les revenus impressionnants qui devaient en découler, je serais fort étonné s'ils parvenaient à léguer autre chose à leurs enfants qu'une montagne de dettes et une couche de stress qu'il faudra certainement plusieurs générations pour gratter.

Alessandro est toujours interné dans un hôpital psychiatrique. Personne n'a compris son geste. Sophie vient lui rendre visite tous les jours. Elle n'a pas grand chose d'autre à faire, si ce n'est les courses, par fois, au supermarché.

Elle n'est pas rancunière.

F I N

Merci à tous ceux qui ont rendu possible l'écriture de ce roman : Ana et toute l'équipe de la Foire du Livre, Cédric au Soir en Ligne, Pierre le tout premier lecteur insomniaque, Christine, Pierre, Dominique et tant d'autres qui m'ont ravitaillé pendant les 24 heures d'écriture, les lecteurs et amis qui m'ont encouragé et soutenu, les équipes télé qui ont fait tout leur possible pour que ce roman soit court, en m'empêchant d'écrire pendant près de quatre heures sur les vingt-quatre.

Merci aussi à tous les lecteurs qui se sont portés volontaires pour prêter leurs noms et prénoms aux personnages du roman. Ils se reconnaîtront sans doute et m'en voudront peut-être. J'espère qu'ils ne me tiendront pas rigueur de leur avoir créé des doubles fictifs aussi imaginaires.

Le bilan de ces vingt-quatre heures d'écriture est formidable mais trop long pour que je l'ajoute ici. Disons simplement que je pensais m'enfermer seul pour accoucher de ce texte et que, grâce au web 2.0, je n'ai jamais été aussi nombreux pour écrire un manuscrit.

Nicolas

